

PLATON – LETTRE VII – 327b-329b – Platon et l'invitation de Dion

Le jeune Dion a reçu avec enthousiasme les enseignements de Platon et souhaite en faire profiter le tyran Denys II ; il invite donc Platon à le rejoindre à Syracuse. Platon va-t-il accepter de s'y rendre, malgré le danger dont il est bien conscient ?

Mais après cela, Dion résolut de ne plus jamais garder pour lui seul l'état d'esprit que lui-même tenait de la rectitude de mes enseignements. Or, cet état d'esprit, il le voyait s'installer chez d'autres, non pas chez beaucoup de gens mais chez certains, au nombre desquels il estima qu'il pourrait compter Denys II, à condition que les dieux prêtassent leur concours. Et si, à son tour, Denys II acquérait un tel état d'esprit, il en résulterait une vie d'une incroyable félicité pour lui et pour les autres Syracusains. En outre, effectivement, il s'imaginait qu'il fallait que, de toute façon, je vienne à Syracuse le plus rapidement possible pour m'associer à la chose, en rappelant avec quelle facilité mes relations avec lui avaient contribué à susciter en lui le désir de la vie la plus belle et la meilleure. Et si, pour l'heure, il réussissait avec Denys II ce qu'il avait entrepris, il avait les plus grands espoirs, tout en évitant les effusions de sang, les meurtres et les atrocités qui, à l'heure qu'il est, se sont produits, de ménager à tout le pays une existence heureuse et conforme au vrai.

Ayant formé ce juste projet, Dion persuada Denys II de m'envoyer chercher, et lui-même, dans la lettre qu'il m'envoyait, il me priait de venir le plus rapidement possible, de toute façon, avant que d'autres personnes ayant des relations avec Denys II ne le détournassent vers une autre vie que la meilleure. Or, voici en quels termes il me priait, dussé-je être un peu long.

— Quelle occasion, disait-il, attendrons-nous alors, qui soit meilleure que celle que nous offre une chance divine ?

Puis il passait en revue la puissance que représentaient l'Italie et la Sicile et le pouvoir que personnellement il y possédait, évoquant aussi la jeunesse de Denys II et la puissance de sa passion pour la philosophie et pour les études, m'expliquant encore avec quelle facilité ses neveux et ses familiers pouvaient être gagnés à la doctrine et au genre de vie que je ne cessais de prôner, et qu'ils étaient tout à fait en mesure de faire bloc pour exhorter Denys II. De la sorte, si jamais devait pleinement se réaliser l'espoir de voir les mêmes hommes être à la fois philosophes et dirigeants d'une grande cité, c'était bien à présent. Telles étaient donc ses exhortations ; et beaucoup d'autres allaient dans le même sens.

Pour ma part, voici quelle était mon opinion ; d'un côté, j'avais, concernant ces jeunes gens, des craintes sur ce qui, un jour, pourrait arriver, car les passions des hommes de cet âge sont promptes et changent souvent en sens contraire ; d'un autre, je savais quelle gravité de caractère possédait naturellement l'âme de Dion, et qu'il était déjà d'âge mûr. Comme cela me donnait à réfléchir et que je me demandais s'il fallait me mettre en route et répondre à cette invitation ou prendre un autre parti, ce qui pourtant fit pencher la balance, c'est que, si jamais on devait entreprendre de réaliser mes conceptions en matière de loi et de régime politique, c'était le moment d'essayer. En effet, je n'avais qu'un seul homme à convaincre et cela suffirait pour assurer en tout l'avènement du bien.

C'est donc dans cet état d'esprit et résolu à réaliser cette tâche que je quittai Athènes, non pour les motifs que me prêtaient certains, mais de peur surtout de passer alors à mes propres yeux pour quelqu'un qui n'est rien qu'un beau parleur et qui, en revanche, se montre incapable de s'attaquer résolument à une action, et en me disant que je risquais avant tout de trahir l'hospitalité de Dion et ma

solidarité à son égard, au moment où il courait réellement des dangers qui n'étaient pas rien. Si effectivement il lui arrivait malheur, et que, chassé par Denys II et par ses autres ennemis, il venait chez moi chercher refuge et qu'il m'interpellait en ces termes :

« Platon, je viens à toi en exilé. Ce ne sont ni des hoplites, ni même des cavaliers qui m'ont manqué pour repousser mes ennemis, mais des discours et du pouvoir de persuasion qui, je le savais mieux que personne, te permettent, quand tu mets des jeunes gens sur la voie de la vertu et de la justice, d'établir chaque fois entre eux amitié et solidarité ; cela m'a manqué par ta faute et voilà pourquoi, après avoir quitté Syracuse, je me trouve maintenant ici. Et pourtant, mon sort est pour toi le moindre sujet d'opprobre ; mais la philosophie, dont tu es toujours en train de faire l'éloge et dont tu declares qu'elle est tenue en piètre estime par le reste des hommes, comment n'est-elle pas aujourd'hui trahie avec moi, autant que cela dépendait de toi ? Et si nous nous trouvions habiter Mégare, tu serais sans doute venu m'apporter de l'aide dans les domaines où je l'avais réclamée, sinon, tu te serais tenu pour le plus misérable de tous les hommes. Or, maintenant, imagines-tu qu'en invoquant la longueur du voyage et l'importance incontestable de la navigation et de la fatigue, tu pourras jamais éviter qu'on te prenne pour un lâche ? Il s'en faudra de beaucoup certes. »

À des reproches de ce genre, quelle réponse pourrais-je donner pour faire bonne figure ? Aucune.

Eh bien ! je suis venu, comme c'était raisonnable et juste, autant qu'il est possible à un homme d'en juger au mieux, abandonnant pour ce genre de raisons mes occupations, qui n'avaient rien de déplacé, pour venir vivre sous une tyrannie qui ne semblait convenir ni à mes doctrines ni même à ma personne. En venant, je me libérais envers Zeus Hospitalier et je m'acquittais de façon irréprochable de ma tâche de philosophe, alors que cette tâche eût été l'objet d'opprobre si, par mollesse et par crainte, je m'étais lâchement déshonoré.